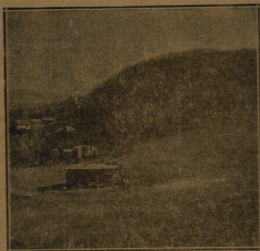


100-2667

ABBÉ CLOVIS RONDEAU

# LA MONTAGNE DE BOIS



IMP. L'ACTION SOCIALE Ltée  
103, STE-ANNE, 103  
QUÉBEC

1923

# LIVRE PREMIER

## LES ORIGINES

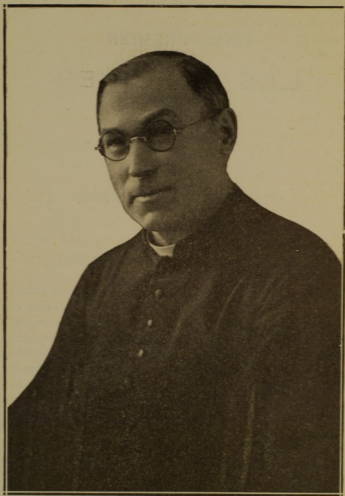
---

### CHAPITRE PREMIER

---

#### LES SAUVAGES DU NORD-OUEST

Avant la construction du *Pacifique Canadien* à travers les immenses solitudes du Nord-Ouest et l'invasion des colons européens que provoqua l'ouverture de ce puissant chemin de fer, les Prairies étaient, pour ainsi dire, inhabitées. De fait, quelques milliers d'Indiens nomades, vivant de la chair du *buffalo*, prétendaient seuls à l'empire d'un territoire qui peut nourrir des millions de fermiers dans l'abondance de toutes choses. La destruction du *buffalo*, provoquée par l'imprévoyance des chasseurs sauvages et par les progrès de la civilisation, a consacré la ruine des tribus errantes dont l'histoire et la légende exercèrent jadis une si forte influence sur nos jeunes imaginations. C'est ainsi que le pittoresque disparaît graduellement de la surface de la terre à mesure qu'elle est plus connue et plus scientifiquement exploitée. Faut-il



M. l'abbé A. Lemieux, curé actuel de Willow Bunch.

regretter ce changement ? Non, s'il contribue à l'amélioration du sort des classes laborieuses.

Quatre tribus principales se partageaient alors la Prairie : les Cris, les Pieds-Noirs, les Assiniboines et les Montagnais.

### I. LES CRIS

Les Cris occupaient et occupent encore aujourd'hui le vaste bassin de la rivière Saskatchewan jusqu'au petit lac des Esclaves, au lac Labiche, et aux environs de Cumberland.

Ces sauvages, de race algonquine, se montrèrent, dès l'abord, bienveillants pour les blancs, lorsque ceux-ci, au commencement du siècle dernier, firent leurs premières apparitions dans le pays. Ils les accueillirent dans leur tribu et leur donnèrent leurs filles en mariage. De fait, la plupart des Métis sont des Cris de race et de langue. Ils étaient divisés en Cris des bois et Cris des plaines ; les premiers, moins nombreux et plus doux ; les seconds, puissants et farouches, vivant en guerre perpétuelle avec leurs féroces voisins, les Pieds-Noirs. Ils sont actuellement tous bons catholiques, et font la joie des missionnaires.

### II. LES PIEDS-NOIRS

Le territoire des Pieds-Noirs était limité, au nord, par la rivière Labiche ; au sud, par le Missouri ; à l'est, par la Saskatchewan du Sud ; à l'ouest, par les Montagnes Rocheuses. Ces sauvages étaient divisés en trois tribus : les Pieds-Noirs proprement dits, les Gens-du-Sang et les Piégans. Ce sont les plus féroces, les plus dépravés de tous les Indiens. Sourds à l'enseignement des missionnaires, la plupart sont demeurés païens. Ils mènent souvent, à

côté des villes, une existence misérable, sur laquelle il vaut mieux ne point insister, par pudeur.

### III. LES ASSINIBOINES

Les Assiniboines, fidèles alliés des Cris, constituent la branche septentrionale de la puissante et guerrière nation des Sioux américains. Leurs territoires de chasse s'étendaient depuis les montagnes aux Cyprès et de Bois, pays dont nous écrivons l'histoire, et la rivière Souris, jusqu'à l'Athabaska supérieur.

Une bande de ce peuple habitait le pied des montagnes et se montrait pacifique. D'autres, en petit nombre, dispersés dans les grandes prairies de l'Est, y menaient une existence farouche et misérable. Les Assiniboines sont tous convertis au christianisme ; mais plusieurs, malheureusement sont méthodistes. La plupart des catholiques se trouvent groupés autour du lac Sainte-Anne.

### IV. LES MONTAGNAIS

Les Montagnais ont pour patrie les territoires du lac Caribou et de l'île à la Crosse. Ils sont les plus doux et les plus honnêtes sauvages du Nord-Ouest. Ils embrassèrent sans difficulté la foi que leur apportèrent les missionnaires et se sont maintenus depuis dans leur ferveur primitive. Dispersés par petites bandes de quelques familles, ils vivent du fruit de leur chasse, et reviennent fidèlement, chaque année, à la mission pour y passer quelques semaines et se retremper dans la piété.

Isolés des autres nations sauvages, ces Indiens ignorent la guerre et sont parfaitement satisfaits de leur sort.

Quelle est la population sauvage du Nord-Ouest ? Le recensement officiel de 1911 nous donne, pour les trois provinces des Prairies, les chiffres suivants :

Manitoba. . . . .	7,876
Saskatchewan. . . . .	11,718
Alberta. . . . .	11,630
	<hr/>
En tout. . . . .	31,224

Tous ne sont pas catholiques. On compte, en effet, une dizaine de mille protestants ou païens.

---

## CHAPITRE II

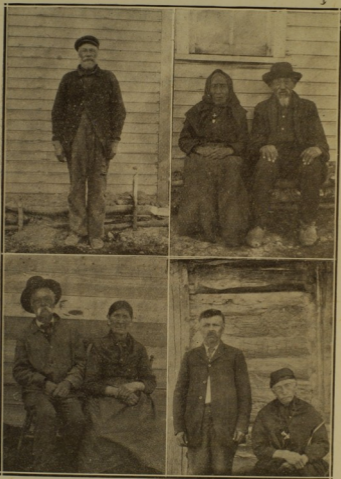
### LES MÉTIS

Les Métis ont joué un rôle si important dans l'histoire de Willow-Bunch, qu'il est bon, pour mieux comprendre la suite du récit, d'avoir quelques notions préliminaires à leur sujet. Apparentés aux Sauvages, dont nous venons de parler, les Métis leur sont supérieurs à tous les points de vue.

On sait ce que sont les Métis : des Sang-Mélés, nés pour la plupart d'un père blanc et d'une mère indienne ou métis.se. Plusieurs sont écossais ; mais la majorité sont canadiens-français par leurs pères et portent des noms bien connus dans la province de Québec. On aurait donc tort de mépriser ces parents pauvres.

Ceux qui connaissent l'histoire des deux célèbres compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, se rappellent que la plupart des employés, et un bon nombre des commis de ces sociétés étaient recrutés dans la province de Québec et dans les environs de Montréal. Une fois parvenus dans les *Pays-d'en-haut*, quelques-uns de ces jeunes aventuriers prenaient goût à la vie indépendante et se fixaient parmi les tribus en y épousant des sauvagesses. Presque tous gardaient la foi ; et lorsque, à l'aurore du dix-neuvième siècle, les premiers missionnaires, conduits par Mgr Provencher, firent leur apparition sur les bords de la rivière Rouge, ils n'eurent point de peine à former

GROUPE DE METIS



Delphis Short, M. et Mme J. Bottineau, M. et Mme L. Heagy,  
Mme A. McGillis et son fils Alexandre (Catchou).



des noyaux de paroisses ferventes, en régularisant la situation de ces bonnes gens.

Toutefois, ces paroisses étaient loin de présenter l'aspect de celles que nous voyons, en grand nombre aujourd'hui, dans tout l'Ouest Canadien. Comme les Indiens, les Métis avaient horreur de la vie sédentaire. Ils n'aimaient ni la culture du sol ni l'industrie. La chasse était pour eux un plaisir et une nécessité. L'hiver, ils étaient bien forcés de se bâtir des huttes et des campements pour se protéger contre les grands froids. Ils restaient là souvent à l'étroit, étouffés par la fumée, attendant avec impatience les beaux jours du printemps. Dès que la neige était fondue, c'est-à-dire aux premiers jours de mai, ils pliaient bagages, et tous, hommes, femmes et enfants, partaient pour la grande chasse.

Leurs expéditions toutefois n'étaient point désordonnées.

Les bandes avançaient sous la direction de chefs habiles et vers des buts déterminés. Une journée de marche était de vingt milles environ. Chaque soir, les éclaireurs désignaient le lieu du campement, autant que possible à proximité de l'eau et du bois. On formait un grand cercle avec les charrettes qui servaient de barricades contre les attaques toujours à redouter des Indiens. A l'intérieur du cercle, se trouvait le camp proprement dit, les tentes, le mobilier, et les animaux attachés à des pieux. Enfin, tout au centre, un feu allumé, à la chaleur duquel les femmes faisaient cuire le repas de la famille. C'était tout un monde tumultueux. La nuit, des sentinelles montaient la garde, et les chasseurs, couchés dans l'herbe derrière les charrettes, voyaient sans être vus et tiraient au besoin avec une adresse merveilleuse. Il était très rare que les sauvages parvinssent à forcer un camp de Métis.

D'ordinaire un missionnaire les accompagnait. Le matin, il ouvrait sa tente et célébrait sa messe, tandis que dévotement le peuple se pressait pour l'entendre. Le soir, sur la place publique, au centre du cercle protecteur, tout le monde se réunissait pour la récitation du chapelet.

Durant le jour, le missionnaire enseignait le catéchisme aux enfants, visitait les malades et portait à tous les consolations de son ministère.

Le matin, lorsqu'il était nécessaire, les éclaireurs avertissaient les ménagères d'emporter un peu de bois pour chauffer le thé, au repas du midi. A défaut de bois, on avait recours à la fiente de buffalo, alors abondante dans les prairies. On faisait trois repas par jour, dont le principal était le soir.

Les voyageurs qui traversent en chemin de fer les immenses plaines du Nord-Ouest, les riches fermiers qui, en automobiles, visitent leurs champs dorés d'un blé ondulant sous la brise, ne sauraient se faire une idée du passé, des troupeaux innombrables de bisons, paissant dans les hautes herbes, des hardis cavaliers indiens ou métis, courant sur leurs poneys infatigables, des charrettes grossières, portées sur des essieux de bois, criant, grinçant, capables pourtant de rouler une charge de mille livres; d'un peuple de vieillards, de femmes et d'enfants nomades, joyeux et sains, toujours au grand air, couchant sous la tente, sous les chariots, à la belle étoile, faisant noce aujourd'hui, affamés demain, sans argent, sans soucis. C'était le beau temps, nous disent les anciens. Nous dirons, plus loin, comment on procédait à la chasse au buffalo.

Pour le moment, un mot sur les qualités et défauts des Métis. Ces enfants de nos voyageurs canadiens d'autrefois, se distinguèrent toujours du reste des Indiens par leur

force, leur intelligence, leur beauté, et quelquefois même, par la blancheur de leur teint. Comme guides, chasseurs, interprètes, ils rendirent aux compagnies, aux explorateurs et parfois aux missionnaires, les plus précieux services. On vantait leur fidélité, leur bonne humeur, leur sens de la direction, leur habileté au fusil et à l'aviron, leur intrépidité : toutes qualités qui sont l'apanage des héros d'aventure. Ajoutons que plusieurs de ceux qui eurent la bonne fortune de recevoir une éducation supérieure, se montrèrent, sur les bancs des collèges, les égaux de leurs condisciples de race blanche, firent leur chemin dans le monde, devinrent ministres, députés, éducateurs, etc.

Ceci soit dit pour venger les Métis des calomnies et des mépris dont tant d'écrivains anglais les ont accablés.

Il ne faudrait pas, néanmoins, abonder dans l'erreur contraire et les exalter plus que de raison. Comme il advient d'ordinaire aux Sang-Mêlés, les Métis participent aux qualités et aux défauts des deux races dont ils sont issus.

Un trop grand nombre d'entre eux sont inconstants, susceptibles, dissipateurs, amis des boissons fortes. Ils ne peuvent s'astreindre à un travail suivi, à un genre de vie monotone. Ils ont horreur de la poursuite méthodique de la fortune par la culture des champs, le commerce et l'industrie. D'ordinaire, ils deviennent une proie facile pour le colon européen, âpre au gain et peu scrupuleux, qui a tôt fait de leur acheter leurs terres pour un morceau de pain, une bouteille d'eau-de-vie, et de les réduire à la misère.

Vainement le bon Père Lacombe, qui les connaissait et les aimait, a-t-il voulu obtenir du gouvernement pour eux, des réserves inaliénables, qui les protégeassent contre eux-mêmes et leurs faiblesses : ils se sont indignés qu'on les

comparât à des Indiens, et qu'on leur ôtât le droit de se ruiner librement. Ils n'ont pas su reconnaître à temps les services de leur meilleur ami.

Maintenant, à part quelques heureuses exceptions, les Métis sont plutôt misérables. Désemparés après les échecs de leurs révoltes, abandonnés de tous et surtout d'eux-mêmes, ils donnent le douloureux spectacle d'une race qui tend à disparaître, prouvant à leur façon la fausseté de la doctrine du progrès continu tant prônée par les évolutionnistes doctrinaires, dont l'expérience est aussi courte que grandes sont leurs prétentions.

L'inégalité des races sauvages, métisses et civilisées, est une vérité, une réalité proclamée depuis des siècles, que les faits authentiques de l'histoire n'ont jamais infirmée. L'heure où les Noirs et les Indiens seront devenus les égaux des blancs n'a point encore sonné.

L'Ouest Canadien compte aujourd'hui de douze à quinze mille Métis.

---

## CHAPITRE III

---

### L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU NORD-OUEST

Les modestes dimensions de ce chapitre ne nous permettent point de narrer dans le détail les voyages et les travaux apostoliques des missionnaires catholiques, jésuites pour la plupart, dans l'Ouest Canadien au XVIIIe siècle.

Ces travaux, d'ailleurs, laissèrent peu de traces. Les rares chrétiens, enfants perdus de la civilisation, qu'on trouvait dispersés dans ces régions inconnues, étaient presque tous des "coureurs des bois" et des voyageurs employés à la traite des fourrures avec les sauvages.

On sait que, vers la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, deux puissantes corporations, la Compagnie de la Baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest, se disputèrent âprement le monopole du commerce avec les Indiens.

La majorité des employés de la Compagnie du Nord-Ouest étaient des Canadiens-français ; la plupart des serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au contraire, venaient des Iles Britanniques, particulièrement d'Écosse.

Ces gens-là se marièrent avec des sauvagesses et eurent des enfants qu'on appela les "métis".

Quelle était la population du Nord-Ouest, au commencement du XIXe siècle ?

Nous comptions alors, dans l'Ouest Canadien, soixante-huit mille sauvages. Ce chiffre n'a pas dû varier sensiblement depuis la découverte du pays. Quant aux Européens et aux Métis, on estime que leur nombre ne dépassait point un millier.

Les véritables pionniers de la civilisation dans ces régions sont un Écossais, Lord Selkirk, et un Canadien-français, Monseigneur Provencher.

L'idée vint un jour à Lord Selkirk, gouverneur des possessions de la Compagnie de la Baie d'Hudson, de fonder une colonie agricole dans la fertile vallée de la Rivière Rouge. Il crut que ces vastes déserts qu'on disait incultivables et inhabitables, à cause de la rigueur du climat, étaient, au contraire, appelées à un grand avenir. Il conduisit donc, par la voie de la Baie d'Hudson, dans ces parages, un certain nombre d'émigrés écossais et irlandais (1811-1818). Quelques-uns de ces derniers étaient catholiques et ne se résignaient pas à se voir privés des secours de la religion.

Tout protestant qu'il était, le gouverneur comprit que son œuvre ne serait viable que si elle s'appuyait sur les bases de la religion. Il n'hésita pas un instant, et, s'adressant à l'évêque de Québec, MGR PLESSIS, dont la juridiction s'étendait alors sur tout le Canada, il lui demanda des missionnaires. Il fit plus. Il octroya spontanément et gratuitement à la mission nouvelle une vaste terre ou seigneurie, comme on disait alors, de cinq milles sur quatre, située en face du fort Douglas, chef-lieu de la région, non loin de la rivière.

Ces lieux sont, aujourd'hui, devenus fameux, puisque, autour de la chapelle catholique et du fort protestant, deux villes-sœurs, Saint-Boniface et Winnipeg, ont surgi.

Monseigneur Plessis ne pouvait rester sourd à l'appel

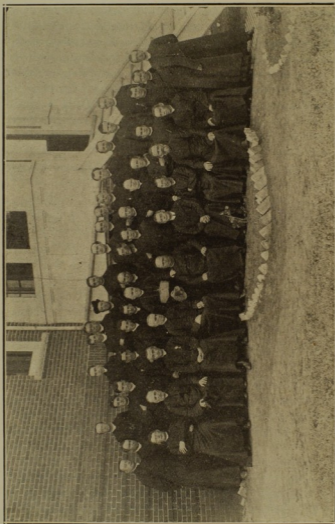
du gouverneur. Malgré la pénurie de prêtres dont il souffrait, deux hommes de zèle et de mérite, les abbés J.-Norbert Provencher et J.-N.-Sévère Dumoulin, eurent l'honneur d'être choisis par lui, pour la fondation nouvelle. Les deux missionnaires arrivèrent au fort Douglas, le 1er juillet 1818. L'abbé Provencher s'établit sur les lieux, et commença incontinent la construction d'une maison-chapelle qu'il plaça sous le patronage de Saint-Boniface. Quant à M. Dumoulin, il s'installa sur la frontière américaine et fonda la mission de Pembina.

M. Provencher était parti de Québec muni de tous les pouvoirs de vicaire général.

Trois ans plus tard, 1er février 1821, le bon missionnaire fut nommé évêque titulaire de Juliopolis, et muni des facultés de coadjuteur de Québec pour toutes les régions du Nord-Ouest. Une telle promotion pouvait paraître prématurée à certains qui ne considéraient que le nombre insignifiant des fidèles à administrer. Elle s'imposait cependant à l'esprit perspicace de Mgr Plessis qui préparait l'avenir et se sentait incapable de gouverner utilement des régions si éloignées.

Et puis, l'épiscopat, dans de telles conditions, est moins un honneur qu'un fardeau, comme en témoigna la carrière méritante et douloureuse du nouvel évêque.

De fait, la vie de Mgr Provencher fut un long martyre. Réduit aux extrémités, faisant simultanément ou successivement l'office de maçon, de charpentier, de laboureur, de maître d'école, de catéchiste, dénué de secours, abandonné de ses coopérateurs, qui furent d'ailleurs peu nombreux, il souffrit toutes les angoisses des précurseurs, qui préparent mais ne voient point le succès. La postérité gardera de lui un souvenir de filiale reconnaissance.



Souvenir de la première retraite diocésaine de Régina (1912)



Il ne faudrait point, cependant, en louangeant l'évêque, jeter un blâme indiscret sur les collaborateurs qui, successivement, le délaissèrent. Ces hommes ne lui étaient que prêtés, on ne saurait leur en vouloir d'un abandon prévu d'avance et qu'on aurait tort de taxer de désertion.

De fait, il est difficile d'exiger d'un prêtre séculier qu'il s'éternise dans les missions. Que deviendrait-il, le jour où la maladie et la vieillesse le rendraient invalide ?

Les religieux, au contraire, sont garantis contre l'adversité et trouvent dans les maisons de leur Ordre un refuge assuré. Voilà pourquoi l'Église leur confie les vicariats et les préfectures apostoliques, partout où l'on a à souffrir. Voilà pourquoi les diverses missions de l'Ouest Canadien devaient fatalement, tôt ou tard, échoir à des religieux.

Les premiers soins des nouveaux missionnaires furent de ramener au bercail les brebis égarées du troupeau de l'Église, de légaliser les mariages, de baptiser les enfants, d'établir des écoles. Cette œuvre réussit à merveille, car les aventuriers canadiens, depuis tant d'années abandonnés, n'avaient pas perdu la foi. En peu de temps l'ordre social se rétablit, et trois paroisses s'organisèrent : SAINT-BONIFACE, SAINT-FRANÇOIS-XAVIER et PEMBINA.

Ce fut alors seulement, 1831, que le missionnaire M. Belcourt put songer à évangéliser les indigènes. Ajoutons que ses efforts furent d'autant plus méritoires que le succès ne les couronna pas.

Quelle était à cette époque la population chrétienne au Nord-Ouest ? En août 1821, on comptait dans la vallée de la Rivière Rouge 800 catholiques : 350 à Saint-Boniface, 450 à Pembina.

En 1827, la population catholique et protestante s'élevait à 1,052.

L'année 1832 est une date mémorable dans l'histoire du Nord-Ouest, puisqu'elle signale l'établissement du gouvernement constitutionnel dans le pays et la fondation de la province d'Assiniboia. Deux ans plus tard, 1834, le vieux fort Douglas était rasé, et, sur ses ruines, le fort Garry, puissante construction de pierre, chef-lieu du nouvel État, s'éleva. L'Assiniboia comptait alors, à l'exclusion des indigènes, cinq mille habitants.

En 1837, sur les ruines de la vieille chapelle de Saint-Boniface, une cathédrale en pierre fut érigée. Ses dimensions étaient modestes : cent pieds sur trente-sept. Elle n'en constituait pas moins la merveille du Nord-Ouest.

Le premier recensement complet et officiel de la colonie de la Rivière Rouge remonte à l'année 1843. Il fournit les données précieuses que voici :

Catholiques.....	2,798 âmes
Protestants.....	2,345 “
	—————
Total.....	5,143 “

Ces âmes étaient distribuées entre 870 familles, comme suit :

Métisses.....	571
Canadiennes-françaises.....	152
Écossaises.....	110
Anglaises.....	24
Diverses.....	13

Depuis longtemps les catholiques du Nord-Ouest soupiraient après l'arrivée parmi eux de religieuses qui fussent capables de donner à leurs enfants une éducation convenable et à leurs vieillards, un asile. En 1914, leurs vœux furent enfin comblés. Les vaillantes Sœurs Grises

de Montréal débarquèrent à Saint-Boniface au milieu de l'allégresse universelle.

Le 10 avril de la même année, les liens de dépendance qui rattachaient le district de la Rivière Rouge au diocèse de Québec furent définitivement rompus et Mgr Provencher reçut le titre de Vicaire apostolique du Nord-Ouest.

Le pauvre évêque, après vingt-cinq années d'ingrat ministère, ne comptait encore que quatre prêtres et 2,800 fidèles, blancs et métis, dispersés dans un pays grand comme un empire.

C'est alors que la Providence vint enfin au secours de l'évêque et lui procura les auxiliaires qu'il avait si longtemps demandés.

La Congrégation des Oblats de Marie s'établit au diocèse de Montréal en 1841, grâce aux instances et à la paternelle protection de Monseigneur Bourget.

Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de ces excellents religieux. Disons simplement que, après de longs pourparlers et de pressantes sollicitations, ils acceptèrent de fonder des missions dans le Vicariat de Saint-Boniface. Le 25 août 1845, deux missionnaires, dont l'un n'était que sous-diacre, débarquèrent à la Rivière Rouge. Le premier s'appelait le Père Aubert, le second était le Frère A. Taché, qui était destiné à une si glorieuse carrière. La mission du Nord-Ouest était sauvée et les Indiens avaient enfin trouvé leurs apôtres.

Mgr Provencher, usé par les soucis et les infirmités, mourut le 7 juin 1853. Mais il s'endormit en paix, car ses vœux étaient accomplis, et depuis trois ans, (24 juin 1850), il avait en Monseigneur Taché, un coadjuteur selon son cœur. Lorsque en 1853 le premier évêque oblat prit en ses mains vigoureuses les rênes de l'administration, le Vicariat apostolique du Nord-Ouest comptait en tout

11 prêtres, 4 séculiers et 7 oblats. Lorsque, le 22 juin 1894, il rendit à Dieu sa grande âme, la province ecclésiastique de Saint-Boniface possédait 5 évêques, 147 prêtres et 150 religieuses.

Quant à sa population catholique, elle s'élevait, sept ans plus tard, au chiffre de 68,311 âmes.

Le temps nous manque pour raconter l'évangélisation des Indiens infidèles, l'envahissement par les colons européens des fertiles prairies du Nord-Ouest. C'est l'ouverture de chemin de fer Pacifique-Canadien, qui rendit possibles, à partir de 1886, cet envahissement du Nord-Ouest et les progrès merveilleux que tout le monde connaît.

Arrêtons-nous donc et contentons-nous de donner, en terminant, quelques statistiques.

Les chiffres sont quelquefois plus éloquents qu'un long discours.

Population du Nord-Ouest, c'est-à-dire des provinces actuelles du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie Britannique, du Yukon et des territoires, d'après les recensements officiels.

Année 1871.....	109,916 habitants	
“ 1881.....	168,165	“
“ 1891.....	394,646	“
“ 1901.....	645,517	“
“ 1911.....	1,744,248	“
“ 1921.....	2,492,809	“

POPULATION CATHOLIQUE

Année 1871.....	5,452 habitants	
“ 1881.....		“
“ 1891.....	55,558	“
“ 1901.....	106,360	“
“ 1911.....	294,091	“
“ 1921.....	418,389	“

## CHAPITRE IV

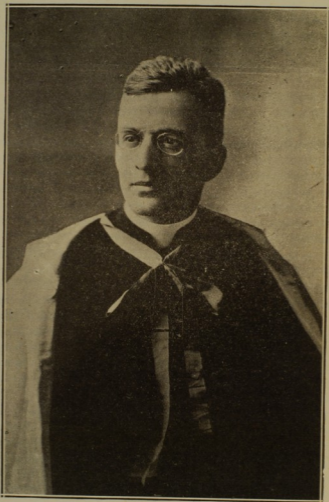
---

### LA COLONIE DE LA RIVIÈRE ROUGE ET LE MANITOBA

Chacun sait que la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson reçut au XVII<sup>e</sup> siècle, du roi d'Angleterre, par sa charte de fondation, des droits de souveraineté presque absolus sur les immenses territoires alors inconnus du Nord-Ouest canadien. De fait, elle ne pénétra jamais dans l'intérieur du pays dont la cour de Versailles réclamait d'ailleurs la propriété.

Lors de la chute de la domination française, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de marchands de Montréal, la plupart Écossais, alléchés par l'espoir d'une fortune à faire dans le commerce des fourrures, fondèrent la Compagnie du Nord-Ouest, qui prit rapidement une grande extension. Des querelles s'ensuivirent, le sang coula maintes fois, des forts furent pris et pillés, si bien que, finalement, en 1821, pour éviter la ruine, les deux sociétés rivales s'amalgamèrent et la Compagnie de la Baie d'Hudson réorganisée survécut.

C'est à la demande de ses employés catholiques, la plupart Métis, que Lord Selkirk, gouverneur, obtint, comme nous l'avons dit plus haut, de l'évêque de Québec, Mgr Plessis, l'envoi à la rivière Rouge de missionnaires permanents. Mgr Provencher fonda la mission de St-Boniface, vis-à-vis du fort Garry, capitale du pays, et créa l'église catholique du Nord-Ouest.



Mgr H.-Z. Marois, P. D., Vicaire Général de Régina.

La Compagnie de la Baie d'Hudson était renommée pour sa sagesse. A part son monopole de la traite des fourrures qu'elle garda jalousement jusqu'à la fin, elle se montra toujours bienveillante pour tout le reste à l'égard de ses employés.

Lorsque, en 1835, elle constata que la population blanche et métisse avait pris dans la région une certaine importance (3,000 habitants), elle jugea que le temps était venu de lui donner un gouvernement autonome. Le gouverneur Simpson érigea donc tout le territoire compris dans un rayon de 60 milles autour du fort Garry, en district spécial, placé sous l'administration d'un Conseil muni de tous les pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires nécessaires au bon gouvernement. Les membres du Conseil d'Assiniboia, tel était le nom de la nouvelle province, tenaient sans doute leurs pouvoirs du Bureau de la Compagnie à Londres ; mais les choix qu'elle faisait étaient tellement judicieux que nul ne songeait à se plaindre. Or, dans ce Conseil, les Métis canadiens-français jouèrent jusqu'à la fin un rôle des plus brillants et firent remarquer leurs aptitudes administratives. C'est à leur énergique intervention que, en 1849, la colonie dut l'abolition du monopole de la traite et la liberté du commerce ; c'est à leur courage qu'elle dut également d'être préservée des incursions des Indiens ennemis, notamment en 1850, lorsque, près du Grand-Coteau, quatre-vingts de leurs chasseurs, accompagnés de leurs familles et du grand missionnaire, Mgr Laffèche, se heurtèrent à un camp de Sioux féroces qui comptait un millier de guerriers. Sans perdre courage, ils se retranchèrent derrière leurs chariots et attendirent l'ennemi. Le combat dura tout le jour. Électrisés par l'intrépide Mgr Laffèche, les Métis tinrent bon, repoussant toutes les

attaques des sauvages et jonchant le sol de leurs cadavres, si bien que, au soleil couchant, les Sioux, persuadés que la Robe Noire était un dieu, décampèrent pour ne plus revenir.

C'est que, à cette époque, les buffalos paissaient en paix dans les prairies de la Saskatchewan et de l'Alberta, complètement désertes et inconnues, et que les Métis, dont les établissements étaient groupés sur les bords de la rivière Rouge, au Manitoba, n'avaient guère d'autres ressources que la viande et les peaux que ces gigantesques ruminants leur fournissaient.

On vivait heureux alors dans l'Assiniboia sous une administration paternelle, sans argent, sans rien du confortable qu'apporte avec elle une civilisation raffinée, mais aussi bien sans soucis du lendemain, et sans discordes sociales. Les quelques rares blancs qui habitaient le pays, officiers de la Compagnie, magistrats, s'étaient pliés aux mœurs indiennes et ne molestaient personne. Les Métis leur servaient d'intermédiaires auprès des Sauvages dont ils parlaient la langue et auxquels ils étaient unis par les liens du sang. L'immense commerce de la puissante Compagnie était virtuellement entre leurs mains.

Un jour vint, cependant, où les gens d'Ontario se rendirent compte des possibilités d'existence du Nord-Ouest. Ces immenses plaines qu'on avait crues jusque là trop froides pour être habitées et livrées à la culture, se révélèrent enfin telles qu'elles étaient réellement, des terres de choix. Des lors, le mouvement de colonisation commença, chaque jour plus rapide et plus intense, à la façon d'une marée montante et irrésistible, qui devait un jour, lorsque le chemin de fer du Pacifique Canadien serait construit, transformer complètement le pays.



Or, les nouveaux colons venus d'Ontario étaient des Orangistes, secte farouche, irréconciliable adversaire du catholicisme et de la langue française.

Dès qu'ils apparurent au Manitoba (tel est le nom que l'ancienne Assiniboia devait prendre), ils accablèrent de leur mépris non seulement les Indiens, mais aussi bien les Métis. Ils firent plus, ils émirent la prétention de confisquer les terres de ces derniers et de les refouler avec leurs sauvages alliés, dans les profondeurs du Nord-Ouest.

On devine les sentiments que de tels procédés provoquèrent et les troubles politiques qu'ils devaient fatalement engendrer.

L'Acte de la Confédération, qui devait réunir en un seul tout les diverses provinces canadiennes, 1867, aggrava le malaise. Lorsque, en 1869, la Compagnie de la Baie d'Hudson céda plus ou moins volontairement ses droits seigneuriaux au Dominion, la révolte éclata.

Les Métis prétendirent qu'ils n'étaient point un cheptel d'animaux dont on dispose à merci en faveur d'un propriétaire voisin ; et, tout en protestant de leur loyalisme envers la couronne d'Angleterre, ils levèrent l'étendard de la révolte et s'érigèrent en province autonome. Leur chef était le fameux Louis Riel. (25 décembre 1869.)

Nous n'avons point à raconter l'histoire de cette insurrection. Un tel travail dépasserait les limites de notre ouvrage. Disons simplement que, lors de la prise du fort Garry par l'armée du général Lord Wolseley, les desiderata des Métis furent partiellement satisfaits. Le Manitoba, devenu partie intégrante de la Confédération canadienne, reçut sa charte de pleine autonomie et présida à ses propres destinées.

Les Métis, malheureusement, n'eurent point à se féliciter personnellement du nouvel ordre de choses. Persécutés, honnis, ruinés, la plupart d'entre eux se décidèrent à abandonner leur patrie, c'est-à-dire les bords de la rivière Rouge, et à partir pour l'Ouest, espérant mais en vain, trouver un asile à l'abri des persécutions futures.

C'est justement à cette époque de l'annexion du Manitoba à la Confédération canadienne (1870) " que des " établissements de Métis se formaient graduellement " dans diverses localités de ce qui est aujourd'hui la " Saskatchewan, savoir: à Prince-Albert; à Batoche et à " la Montagne de Bois (Willow-Bunch)." (1)

---

(1) Extrait du journal du Dr Hector, compagnon du fameux explorateur Palissier: (Archives fédérales: Établissements européens au N. O. en 1870).

## LIVRE DEUXIÈME

# LA MISSION NOMADE

(1870-80)

---

## CHAPITRE PREMIER

---

### ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION MÉTISSE ET LE RÉV. PÈRE LESTANC

Vers l'année 1870, plusieurs Métis se décidèrent à abandonner définitivement les bords de la rivière Rouge où ils étaient nés et où se trouvaient leurs cabanes et leurs petits défrichements. Depuis l'insurrection, leurs rapports avec le nouveau gouvernement étaient devenus difficiles ; l'immigration des nouveaux colons d'Ontario qui battait alors son plein menaçait de les noyer dans leur propre patrie ; enfin, les buffalos s'éloignaient rapidement des régions colonisées et les chasseurs, pour les atteindre, devaient faire de longues marches. La position ne devenait plus tenable pour les pauvres enfants du désert.

Depuis quelque temps déjà, un certain nombre de familles avaient émigré aux environs de la Coulée-Cha-

pelle(1). Certains traiteurs (entr'autres, J.-B. Dauphinois) s'étaient rendus jusqu'à la Montagne de Bois, dans la province actuelle de la Saskatchewan, non loin de la frontière américaine du Montana, afin d'être plus à la portée des chasseurs indiens. L'un de ces traiteurs, un Métis anglais du nom de Georges Fisher, reçut commission d'enquêter et de faire rapport sur le pays qu'il visiterait, s'il trouvait un endroit propice à un établissement.

Or, Fisher découvrit précisément sur le territoire des paroisses actuelles de Willow-Bunch et de St-Victor, à 400 milles environ à l'ouest de Winnipeg, le lieu idéal rêvé. Ce n'était point la prairie monotone et plate ; c'était un terrain accidenté et vallonneux, flanqué de collines boisées, bien arrosé de ruisseaux, de sources et de lacs. Le bison abondait dans la région.

Le rapport de Fisher fit sensation, si bien que, une quarantaine de familles des paroisses de Saint-François-Xavier et de St-Joseph de Pembina prirent la résolution d'émigrer sans plus tarder. Ces métis, très unis d'ailleurs, appartenaient à trois races différentes : écossaise, anglaise et canadienne-française.

Chez ces gens-là, du désir à l'acte il n'y a pas loin, car leur fortune est petite et facile à transporter. Chaque famille possède d'ordinaire une loge, quatre charrettes et une dizaine de chevaux. C'est tout. Il ne faut pas de longues heures pour emménager dans leurs chariots leur modeste mobilier.

Nos émigrants, en arrivant dans leur nouvelle patrie, eurent la satisfaction de constater qu'ils n'avaient point été trompés et que la réalité dépassait leurs espérances. Ils se hâtèrent donc de dresser leurs cabanes.

---

(1) La Coulée-Chapelle se trouve située dans la paroisse de Saint-Victor, à quelques milles de Willow-Bunch.